

Pour en finir avec Beckett

Samuel Beckett, *Soubresauts*, Paris, Éditions de Minuit, 1989

Gaëtan Brulotte

Volume 32, Number 3 (189), June 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31909ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brulotte, G. (1990). Review of [Pour en finir avec Beckett / Samuel Beckett, *Soubresauts*, Paris, Éditions de Minuit, 1989]. *Liberté*, 32(3), 82–85.

GAÉTAN BRULOTTE

POUR EN FINIR AVEC BECKETT

Samuel Beckett, Soubresauts, Paris, Éditions de Minuit, 1989.

La seule fois que j'ai eu la chance de voir Beckett, ce célèbre ermite de la littérature, c'était à Paris, à la Closerie des lilas, une fin d'après-midi d'automne en 1975. Il était avec un couple d'amis, portait une canadienne grise et se cachait derrière des lunettes de soleil. M'avaient frappé sa conversation feutrée en anglais et ses silences, sa discrétion, sa grande aménité, mais aussi sa fragilité malgré sa stature imposante. Je n'ai pas osé lui adresser la parole. Pourquoi l'aurais-je dérangé? Pour lui dire quoi? Mon admiration? Elle était certes réelle et sans bornes, mais justement elle me dominait et me paralysait au point de m'empêcher d'écrire.

J'ai longtemps eu l'impression qu'après Proust (auquel, comme on sait, Beckett a consacré un essai), la littérature n'avait plus rien à dire d'intéressant. Puis vint l'auteur d'*En attendant Godot* et de *Fin de partie*: révélation étonnante. La littérature avait encore des ressources, mais après lui elle semblait avoir vraiment dit tout ce qu'elle pouvait. Il ne lui restait plus qu'à se taire, à moins de résolument changer de cap — ce qu'elle fit d'ailleurs. Un chef-d'œuvre est toujours une catastrophe — pour ce qui suit, bien sûr. Et l'œuvre de Beckett, d'une cohérence sans faille et d'une importance cruciale pour toute l'histoire de la littérature, s'impose en ce sens comme une véritable catastrophe.

Beckett s'est enfin arrêté d'écrire le 22 décembre 1989, mais pas avant d'avoir trouvé le moyen de nous laisser encore quelques *Soubresauts*. Ce dernier petit ouvrage nous propose donc le point final de son parcours. Cette voix de plus en plus faible et resserrée au fil des œuvres, s'est résumée dans cet ultime hoquet. Un court texte d'une vingtaine de pages où se rassemblent quelques éclats de thèmes qui lui étaient chers, et où des morceaux de personnages et des coins de paysages antérieurs constituent une sorte de puzzle: une table comme celle de *La Dernière Bande*; une chambre comme celle de *Fin de partie*, avec une fenêtre haute et hermétique; un solitaire reclus qui piétine sur place comme dans tant d'œuvres antérieures, qui jette quelques coups d'œil effarés dehors, qui rumine, se tourmente, sort, erre et titube dans le réel, qui se raccroche à quelques bribes de sensations, de souvenirs, de raison, de langage. C'est tout.

Ce solitaire, dernier frère de tous les autres marginaux de l'œuvre de Beckett, voit sa propre lumière s'éteindre. Sa conscience vacille et son corps va suivre. Il le sent plus que jamais. Il va partir pour de bon. Depuis le temps qu'il attend ce moment. Dans l'intervalle, il tourne en rond, au propre comme au figuré. Rivé à sa table, tel un écrivain, il est épuisé, impuissant: imagination morte, imaginez! Par-ci par-là pointe sa tristesse à l'évocation des morts qui l'ont précédé, dont celle d'une certaine Darly (allusion probable au deuil de sa femme, décédée un an plus tôt). Et il attend que ce soit enfin son tour.

Cette fin, les personnages de Beckett l'ont toujours souhaitée et redoutée à la fois. Ici le personnage n'attend plus rien, ni de la vie, ni de personne, ni de lui-même. Il est déjà entré dans la phase finale où il ne sait plus s'il existe encore ou pas, s'il a toujours sa raison ou pas, voire s'il attend ou pas. Il n'a pas de nom. Il ne dit pas je. On l'identifie par *il* tout simplement. Il a presque perdu sa conscience, son identité, voire sa «visagété»: «vu toujours de dos où qu'il

aille». Il a le même chapeau et le même manteau que du temps de l'errance des premiers textes. Il incarne et vit cet enfer beckettien qu'est la «mêmeté». Rien n'a changé depuis le début. Tout est comme autrefois: «même lieu que celui d'où chaque jour il s'en allait errer». Il fait les cent pas, nu-pieds sur son plancher ou dehors dans l'ombre. Il disparaît et réapparaît à un nouvel endroit, ou au même, comment le savoir? Nul indice qu'il ne s'agisse pas du même. Son vécu se réduit à des coups et à des cris, échos d'œuvres antérieures, «les mêmes que toujours», «comme avant», «ainsi de suite». Mêmeté déprimante et atroce, où le désir est complètement mort, où aucun projet existentiel n'a de sens, où la différence ramenée à la répétition crée un monde monotone tout à fait intenable intérieurement.

Seule morale alors possible pour Beckett: la patience, en attendant la seule vraie fin des heures et de la peine. Dans ce ressassement éternel, le temps n'a plus de signification: les moments s'écoulent de même en même et la durée ne peut plus s'évaluer: «Puis long silence long tout court ou si long que peut-être plus rien.» Dans cette monotonie désespérante, on voudrait bien chercher quelque réconfort, c'est naturel. Mais où? Dans la rêverie peut-être ou dans le souvenir, mais on n'en trouve aucun. Les évocations du dehors laissent à désirer et le passé, identique au présent, coupe aussi tout espoir. On peut bien tenter encore de s'arracher à sa réclusion et risquer l'errance, la vieille formule, ne serait-ce que pour ses potentialités de distraction. Mais une fois dehors, l'homme minimal de Beckett n'a nulle fin en vue et ignore où il est, comment il y est venu, où il va et comment retourner là d'où il ignore comment il est parti. Il est traqué dans le non-sens. Amnésie, *aphanasis*: absence du désir. Aucun désir de savoir, de sentir, de comprendre, de continuer, d'être, aucun désir du désir, «aucun d'aucune sorte». C'est la fin d'un parcours ascétique qui n'a jamais réussi à déboucher sur le bonheur.

Vestiges d'une vie diminuée, les sens de l'ouïe et de la

vue, pour ce qu'il en reste, ne lui apportent rien de très consolant. Il écoute, il regarde, ou plutôt il entend, il voit: nuance passive importante. Mais à quoi bon? Et il a tout de même encore assez de lucidité pour se demander s'il entend et s'il voit vraiment ou si tout cela ne provient pas de l'intérieur: du vacarme de son esprit ou de ruines de paysages imaginaires. Rien n'est clair. Aucune sensation assurée, aucune pensée assise, aucune certitude. Pas même celle du langage qu'il est en train de perdre, qui souffre de trous, d'incomplétude et qui le rapproche du silence.

Un rêve semble pourtant l'habiter: sortir de cet enfer de la mêmeté, ne serait-ce que pour «finir là où jamais avant». Mais il n'y croit guère. Comment le pourrait-il vu son expérience du monde? Tout compte fait, ce rêve est impossible à réaliser. Et qu'importe au fond, dans le néant global de l'existence où tout est absolue dérision. Finir. Tout finir. Voilà seulement ce qui compte et voilà qui est enfin fait.

Si Beckett s'est tellement entêté à écrire durant les quarante dernières années de sa vie, c'était sans doute qu'il y voyait la seule issue à cet enfer de la mêmeté: car en l'écrivant, il l'a retournée contre elle-même, il a fini par dire ce qui n'avait jamais été dit avant lui, il a laissé une œuvre à nulle autre pareille, il a suscité la différence, une différence radicale, dans l'homogénéité insoutenable du monde.

Et pour cela, mais aussi pour l'humour noir qui imprègne toute son œuvre et par le biais duquel il m'a conquis il y a longtemps, j'aimerais, en guise de dernier hommage de lecteur, me joindre modestement à ses admirateurs et lui adresser les seules paroles que j'aie jamais entendues de lui: «Thanks for the good time.»